

Devoir de Mémoire « Injonction à se souvenir »,

« Pour que jamais on n'oublie... »



Prisonniers du Bager

La forêt du bager

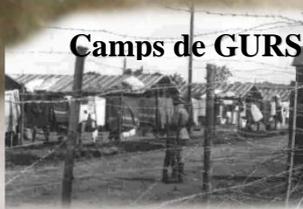


Maquisards du Bager

Appartient à

L'Histoire

Camps de GURS



Guérilleros du Bager



Ici, était la ferme Grat ARROUES

Dans la nuit du 18 au 19 Juin 1944, en ce lieu,
étaient assassinés par les nazis
les combattants du maquis Guy Moquet:

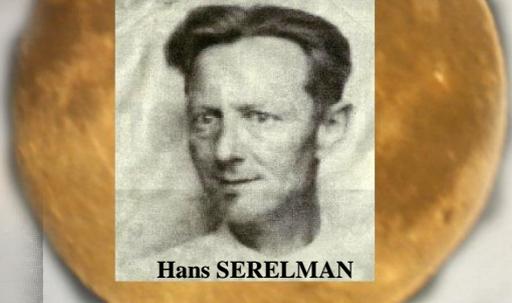
FONTAN Yves

KARL Max

LANETTE-VERGEZ Jean Romain

SERELMAN Hans

A nous le Souvenir. A eux l'Immortalité.



Hans SERELMAN



Lettre Guy MOQUET

**Maquis du Bager : Le drame du 19 juin 1944
A la ferme ARROUES**

Joseph ARROUES



Maquis du Bager : Le drame du 19 juin 1944 A la ferme ARROUES

Comme le proclamait le général de Gaulle
au micro de la BBC, le 18 juin 1940 :

*« Quoi qu'il arrive, la flamme de la
résistance française ne doit pas
s'éteindre et ne s'éteindra pas. »*

« Pour que jamais on n'oublie... Tel est le défi qu'il faut relever dans ces quelques années à venir : entretenir et transmettre la mémoire de la Résistance et de la Déportation. Le temps faisant son œuvre, les voix des acteurs et des témoins se taisent, en effet, peu à peu et ce passé, à la fois tragique et glorieux, risque de s'estomper jusqu'à disparaître de la mémoire collective. »

La disparition brutale de **Jean-André Pommiès**, fils du résistant, m'a fait prendre conscience que avec **Michel Martin** lui aussi fils de résistant, nous devons transmettre la vérité des événements qui amena le drame qui se produit dans la ferme de ma famille
« **ferme Arroues** » la nuit du 18 au 19 Juin 1944



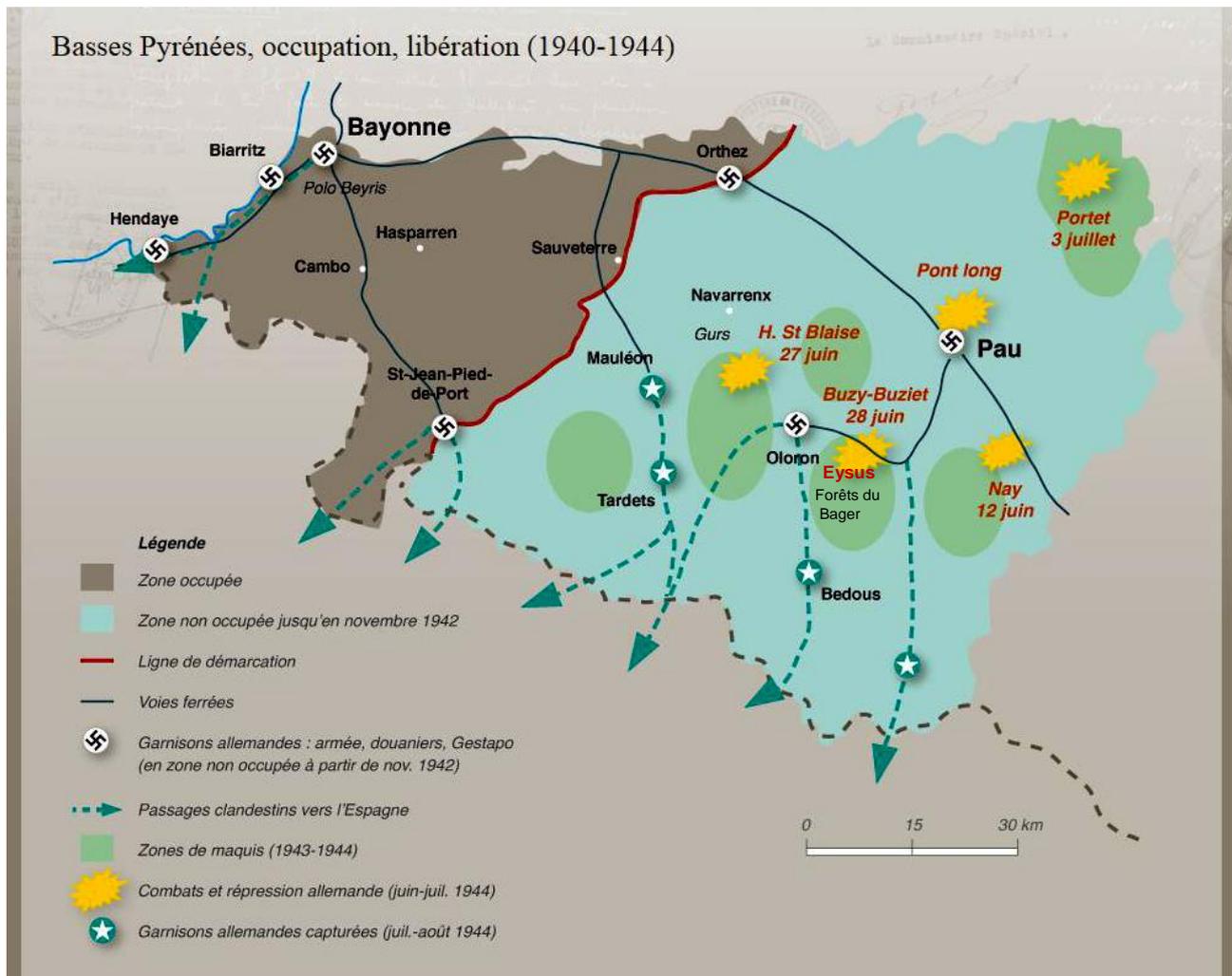


Inauguration du Mémorial au lieu Historique le 19 Juin 2004



« La Résistance pendant la guerre et sous le régime de Vichy 1940-1945 »

Les Basses Pyrénées sont divisées en deux grandes zones: zone occupée à l'Ouest (contrôlée par les Allemands) et zone libre à l'Est (contrôlée par le régime de Vichy), séparées par la ligne de démarcation nécessitant un laissez-passer (ausweis).



1944: la diversité des Maquisards.

Maquis : Les maquis sont des groupes de Résistants français face à l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils ont pour origine des groupes de réfractaires au STO cachés dans des régions peu peuplées, forêts ou montagnes et encadrés par des militaires professionnels ou des militants politiques. Le nom fait référence à une forme de végétation méditerranéenne (notamment corse), une forêt touffue, et plus encore, à l'expression « prendre le maquis », d'origine corse, signifiant se réfugier dans la forêt pour se soustraire aux autorités ou à une vendetta. Ceux qui prennent le maquis sont nommés les *maquisards*, mot devenu synonyme de « résistants ». Dans le département des Basses-Pyrénées, il existait des maquis très actifs comme ceux du Bager et de Nay, composés notamment de **Républicains espagnols**.

Les Maquisards forment la Résistance dans le but établi de nuire, par des actions de formes diverses, à des ennemis clairement nommés. Les résistants étaient des hommes et des femmes de tous âges mais souvent jeunes voire très jeunes.

Toutes les sensibilités politiques de gauche comme de droite, toutes les sensibilités philosophiques et religieuses étaient représentées au sein de la résistance entraînant l'adhésion de la majorité des Français.

Résistance dans les Basses-Pyrénées.

En Béarn, la résistance se met aussi en place, ces groupes de résistants se forment parfois autour d'anciens militants politiques, syndicaux, ou des droits de l'homme.

Elle sera essentiellement articulée sur trois groupes distincts : Le « corps franc Pommies », le maquis « Guy Moquet » et le maquis de Pédehourat « Guérilleros soutenus par les Brigades internationales.».

Corps Franc Pommies (CFP)



Le général américain Jacob L. Devers décore le commandant André Pommies.

Créé au lendemain de la dissolution de l'armée d'armistice (11 novembre 1942), le Corps franc Pommies est le résultat de l'union de divers corps francs et du Bataillon des Basses-Pyrénées. Après plusieurs mois d'organisation, marqués par des coups durs meurtriers, il devient opérationnel au printemps 1944. Il prend une part déterminante dans les combats de la Libération (juillet et août 1944) et contribue de façon décisive à la libération du Béarn et de la Soule.

Ce corps franc est majoritairement constitué de volontaires originaires du Sud-Ouest de la France, dont quelques militaires d'active ou de réserve, mais aussi de quelques jeunes volontaires espagnols.

- Durant deux années, il mène une lutte acharnée contre l'occupant. A partir du 6 juin 1944, les maquisards sortent de l'ombre et livrent une guérilla intensive aux Allemands, s'emparant de plusieurs villes du Sud-Ouest. C'est ainsi que les hommes du C.F.P. vont livrer 9 combats importants, effectuer 102 harcèlements et attaques, et subir 20 encercllements de leurs maquis.
- Mais les volontaires du corps franc, entraînés, disciplinés, et n'opérant que par petits détachements, échappent presque toujours à l'ennemi, limitant ainsi leurs pertes.

Le maquis « Guy Môquet »

Le maquis du Bager portait le nom de Guy Môquet, ce jeune lycéen fusillé en 1941 à Châteaubriant et dont le père, Prosper, député communiste, était venu en 1936 dans le haut Béarn soutenir les grévistes de l'usine Bedat.

La troupe de résistants du Bager s'est formée en 1943 avec une dizaine de très jeunes Oloronais. Étienne Martin, dirigeait ce maquis sous le pseudonyme de commandant Valmy.

D'autres vinrent les rejoindre, comme Max Karl, un déserteur de l'armée allemande qui devint leur cuisinier. Pendant un an, ces Francs-tireurs des partisans français (FTPF) vécurent de grange en grange, ravitaillés par les agriculteurs.

Le maquis de « Pédehourat » « Guérilleros »

Le maquis de Pédehourat et du Bager d'Arudy désigne des foyers de résistance républicaines espagnoles pendant l'occupation nazie dans les montagnes du Béarn.

L'histoire des guérilleros du Béarn s'enracine dans « la petite Espagne » constituée à Pau dès 1920, autour de la Côte de la Fontaine, au Hédas, mais aussi à Oloron. Ils commencent à s'organiser fin 1940 en instaurant la 226^e brigade de la MOI (Main-d'œuvre immigrée) sous la houlette de Félix Burguete, futur chef des maquis des Hautes-Pyrénées. Ils se signalent à l'attention publique lors de la venue à Pau de Philippe Pétain, le 20 avril 1941, en peignant des slogans hostiles au maréchal sur les murs de la ville.

L'ASSOCIATION « LES BASSES-PYRENEES DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE »

Retrace tous ces événements sur son site <http://bpsgm.fr/>

Témoignage de la Résistance dans la région d'Oloron, « Bager Sud » lors de l'hiver 1943-44...

Dans un modeste hameau d'Eysus, à proximité de la station thermale de Lurbe Saint Christau et en limite du territoire d'Oloron Sainte Marie appelé le "Bager", vivait âprement une famille rurale. Composée de « **mon grand-père Grat Arrouès** », ancien pionnier et berger en Californie au début du siècle, revenu au pays peu avant la première guerre mondiale. Il revint au pays pour se marier, doter ses sœurs et frères, agrandir son patrimoine en achetant des terres et une deuxième habitation 2 kilomètres plus bas.

Une petite ferme, avec quelques lopins de terre, une fougeraie et un bosquet, territorialement implantée au "Bager" d'Oloron. Il la transforma et l'occupa immédiatement (car l'origine familiale datait d'avant le Directoire) ; ensuite, « **ma grand-mère, née Talou Marie Jeanne** », « **mon père Jean Arroues** », « **ma mère Marie, née Bouret** », « **ma sœur Anna** » (21 mois, après moi) et puis moi « **Joseph Arroues** ».

Le soir, autour du foyer et de la lampe à pétrole, j'écoutais des propos sur le terrible malheur, la défaite et l'invasion hitlérienne sur la France ; ce que ne pouvait admettre mon grand-père revenu en vainqueur de cette inhumaine confrontation 1914-1918. Cet homme avait une haine farouche de l'Allemand, et pour cause : un beau-frère tué à Verdun laissant une première fille et l'épouse enceinte. Cette dernière mourut en couches et la seconde fillette fut sauvée. Et ce n'est pas tout, un autre beau-frère décéda des conséquences de cette première guerre. Mon père tristement baissait la tête, il avait failli être prisonnier, mais avait réussi à s'évader. Il faut remonter et vivre le contexte de l'époque : que pouvaient ces hommes, cette génération, avec un armement léger, datant même de la première guerre mondiale, face à une armée extrêmement disciplinée et entraînée, des unités blindées fulgurantes de rapidité et d'efficacité ? Pourtant, un officier supérieur avait préconisé, plaidé cette méthode et ce matériel à l'Assemblée Nationale, le lieutenant-colonel De Gaulle, mais que faire devant des politiques obtus, bornés et défaitistes.

Un jeudi après-midi, de cette morte saison 1943-44, un homme en vareuse, un chapeau et une canne à pêche à la main se présenta, il demanda à parler à mes parents, très discrètement. Nous, gamins, avec la grand-mère, on nous envoya vaquer dehors.

L'homme mystérieux repartit un très grand moment après. Au visage sérieux, grave de nos parents nous comprîmes que quelque chose allait se passer, mais quoi ?...

Très rapidement, après cette visite, papa était souvent absent, en particulier le soir. Ensuite, nous eûmes dès la pénombre tombée, des hommes qui venaient. Le grand-père maniait le « calignon » (lamelle de cuir) et l'aiguille à chaussures, maman cousait des boutons et posait des rapiécages à des vêtements. Tout ça se passait sous les lampes à pétrole et acétylène à base de carbure. Nous, enfants, on nous couchait très tôt. Souvent tard dans la nuit, nous étions réveillés par les cris d'un cochon que l'on saignait ou d'un veau qui subissait le même sort. De notre hameau, avant de partir à l'école d'Eysus, nos parents, tous les jours nous passaient la consigne : "On ne savait rien".

Rencontre avec le docteur « Hans Serelman » :

Enfant de la guerre, enfant de la misère. Tout petit j'étais de ceux qui marquaient la lune, selon le jargon rural. Courant le printemps 1944 et mes huit ans cela fut le cas : ça grouillait dans mon ventre et j'étais bien malade.

Par l'intermédiaire d'un jeune Résistant (**Max l'Alsacien**), la nuit tombée le docteur « **Hans SERELMAN** » nous rendit visite et me consulta. Suite à cela, il fit parvenir à Maman une composition liquide assez épaisse au gout d'huile de tournesol et café. Le lendemain matin j'évacuais une multitude de petits vers par voie naturelle, d'où l'efficacité du purgatif du docteur Résistant. Ce même Docteur Humaniste soigna ma grand-mère Marie-Jeanne d'une congestion pulmonaire avec succès.

« Hans Serelman » était le médecin du maquis de la Forêt du Bager, en Béarn, où il a été tué le 19 Juin 1944 à la ferme « Arroues ». Le maquis du Bager portait le nom de Guy Môquet.

La dernière image connue de « **Hans Serelman** », prise au camp de **GURS** où il était interné. Il y a rencontré son épouse, et ils ont adopté la petite Monique.



Elisabeth Kuchler épouse de Hans Serelman et leur Fille adoptive « **Monique MORO** »

Forêt cathédrale
« **Bois du Bager** »



Le docteur Hans Serelman, abattu par les Allemands lors de l'attaque du maquis du Bager. Ici, aux Brigades Internationales durant la bataille de l'Èbre à Gandesa. De gauche à droite : un médecin tchèque, Hans Serelman, Brill (un Roumain), Francisco Guzman (futur Guérillero) et le docteur Mora (un Espagnol). (Archives MM.)



Docteur « **Hans Serelman** »

Le **camp de Gurs** est un camp d'hébergement de réfugiés construit en France à Gurs près d'Oloron-Sainte-Marie dans les Basses-Pyrénées par le gouvernement d'Édouard Daladier entre le 15 mars et le 25 avril 1939 pour accueillir d'anciens combattants républicains de la Guerre civile espagnole après la prise de pouvoir du général Franco.



Aménagé en un mois et demi sur un terrain de quatre-vingt hectares situé sur la lande de Gurs (zone d'isolement réservé en cas de catastrophe Naturelle). Le camp d'hébergement comporte à l'origine environ quatre cent baraques d'une capacité de 18 500 personnes et est ceint d'une double ceinture de barbelés.

Dès avril 1939, le "centre d'accueil" est jugé opérationnel par les autorités de la III^{ème} République. Y sont installés plusieurs milliers de réfugiés espagnols, pour la plupart combattants de l'Armée républicaine espagnole et volontaires des Brigades internationales. Les infrastructures, qui se voulaient provisoires, ont vite été envahies par la boue et la précarité des conditions de vie a fait de nombreuses victimes

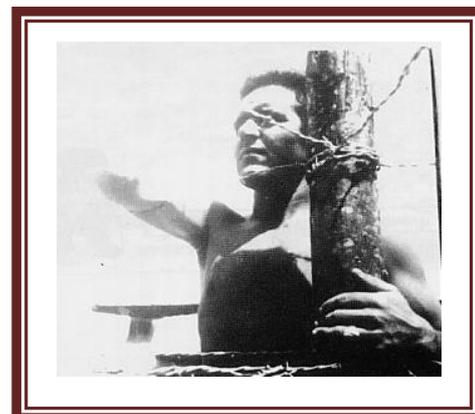


Les "indésirables"

A partir de mai 1940, le régime de Vichy fait interner au camp de Gurs des réfugiés arrêtés dans les agglomérations parisiennes et bordelaises, des politiques français, et des réfugiés politiques basques. Les Juifs Le statut des Juifs promulgué le 3 octobre 1940 aboutit à leur internement massif dès l'automne 1940. Originaires de France, du pays de Bade allemand ou d'Europe centrale, Gurs est pour beaucoup d'entre eux la dernière étape avant les camps d'extermination nazis : entre août 1942 et mars 1943, six convois ont en effet mené plusieurs milliers d'internés Gursiens au camp d'Auschwitz-Birkenau.

Après la Libération, le camp sert de lieu de détention pour des collaborateurs et des prisonniers allemands. Fermé le 31 décembre 1945, le site est radicalement transformé dès 1946 avec la vente et la destruction des baraques, puis la plantation d'une forêt qui tente de rejeter dans l'oubli l'histoire d'un camp administré par les autorités françaises du premier au dernier jour de son existence.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, le même gouvernement y interna des citoyens étrangers ressortissants des pays en guerre contre la France ainsi que des militants du Parti communiste français, favorable au « **Pacte germano-soviétique** ».



La résistance du Bager

Suite à la visite de l'homme mystérieux, les résistants s'étaient installés, dans la première ferme de d'origine familiale. A moyenne distance de notre habitation, plus haut dans la colline, à proximité des bois et sur le territoire du Bager d'Oloron. Au début du printemps 1944, quelques événements surgirent, un réseau de renseignements fit savoir que les résistants seraient attaqués ; ces derniers se disloquèrent, partirent à la montagne, juste en face "**Le Binet**". Mais vivre à la belle étoile n'était guère attrayant, ils revinrent à la ferme, une bonne quinzaine de jours après, supposant le danger passé, mais hélas...



Quatre jeunes résistants du maquis du Bager. (Archives M.M.)

L'ordre de mobilisation du **6 juin 1944** indiquant aux hommes du Corps franc Pommiès (CFP) de s'attaquer en priorité aux axes de communication ennemis, le maquis de Bihères d'Ossau commandé par Courbet décide, en association avec les FTP (Franc-Tireur Partisan) du chef André, d'attaquer le 09 juin 1944 un convoi de ravitaillement allemand sur la ligne ferroviaire Pau-Canfranc.

GENDERMERIE NATIONALE	Atteints A Oloron, le 13 Juin 1944.	© A. 3513
LEGIION DE GASCOGNE	Divers	15 JUN 1944
COMPAGNIE DES BASSES PYRENEES	CONFIRMATION	attesté
SECTION D'OLORON	des messages téléphonés ci-après :	
N ° 673/2*	1°-N°139 du 8 Juin 1944 - 14 heures 45.	
	Patrouille Gendarmerie ARUDY se rendant LYS pour enquête	

11°-N°151 du 9 Juin 1944 - 20 heures.

Le 9 Juin 1944 vers 18 heures attentat sur voie ferrée URDOS-OLORON
Train mixte marchandises-voyageurs arrêté LURBE et ESCOT au lieu
dit LAGNOS. Renseignements complémentaires seront transmis dès retour
gendarmes SARRANCE envoyés sur lieux.

12°-N°152 du 9 Juin 1944 - 20 heures 25.

Ce jour 9 Juin 1944 vers 19 heures 50, une dizaine d'individus
armés de mitraillettes se sont présentés au garage BARBE à ARUDY et
se sont emparés d'une voiture automobile de tourisme, marque "Citroën"
à gazogène N°120 N.M.4. de couleur noire avec roues peintes en
rouge, ainsi que 50 Litres d'essence, ils ont remis un ordre de réqui-
sition à la propriétaire d u garage portant un timbre humide illi-
sible.

Signalement: Vêtus d'une tenue de travail - Direction de fuite, inconnue.

13°-N°153 du 9 Juin 1944 - 21 heures 55 (suite à message N°151).

Train arrêté par signaux à 2 kilomètres 500 Sud-Ouest gare LURBE.
20 individus armés mitraillettes ont fait descendre voyageurs. 5 mili-
taires allemands présents ont engagé combat tandis que train remis
en marche par un agresseur déraillait dans une courbe. Agresseurs
enfuis. Motrice hors des rails, 10 wagons détruits, 4 ou 5 sur les rails
Deux wagons citerne contenant du vin renversés. Un militaire allemand
blessé. Autorités opérations ont envoyé détachement sur les
lieux. Renseignements fournis par gendarmes envoyés sur les lieux.

Couronnée de succès, cette opération entraîne la destruction du convoi ainsi que son pillage par les résistants et les populations locales, mais aussi une série de représailles et d'opérations de contre - Guérilla qui mène les deux maquis vers une inévitable disparition (Source : <http://bpsgm.fr/> Fiche 61).

Le déraillement, provoqué par les résistants, du convoi de ravitaillement (tabac en feuilles, vin de Rancio, agrumes, etc'..) envoyé par le dictateur espagnol Franco au nazi Hitler fut une véritable aubaine.



G.L. ARLAUD : attelage dans le bois de Bager, Oloron Ste Marie;
(cote HF 1386)
(Cf. Le Geste et l'image de l'homme au travail, Ed CNMH)

Afin de transporter ces victuailles, le tabac... ; Toujours la nuit, papa donna un coup de mains aux résistants, aidé par la jument "**Lisette**" et ses besaces, pour convoier au camp une partie de ces marchandises.

Ce 09 juin 1944 lors de l'attaque du train par le maquis, le chef de convoi, un sous-officier allemand fut fait prisonnier par un maquisard nommé **Béber** du maquis du Bager « **Guy Môquet** » et gardé à la ferme « **Grat Arroues** » (lieu d'arrestation du NAZI au café « **LAPERNE** » à l'époque à côté de la gare de Lurbe-Saint-Christau.

D'après les événements qui suivent, il aurait été préférable de faire disparaître cet individu. Toujours dans le contexte de l'époque, car il s'avéra extrêmement dangereux par la suite.

L'attaque des allemands du 19 juin à la ferme « Grat-Arroues » au Bager.

La funeste et terrible réaction ne tarda pas.

De tous côtés, la résistance s'organisait, et ces événements ne pouvaient qu'irriter et gêner les nazis. Il va sans dire, que l'occupant avec ses informateurs "**collabos**" essayait aussi de savoir. Dès le 19, les deux maquis sont attaqués. « **Courbet** », par mesure de sécurité, refuse l'association avec « **André** » ainsi que le maintien de la position et préfère se replier vers Nay. Il laisse donc son récent allié seul face aux offensives allemandes. Les maquisards de la ferme « **Grat-Arroues** » furent abandonnés et sacrifiés par les différents maquis si glorieux du précédent succès.

Au lance-flamme et à la mitrailleuse.

Le 19 juin 1944, la première lueur du jour s'annonçait, la sentinelle de nuit, descendait la prairie (côté ouest) menant à la barrière d'entrée, et débouchant sur la fougeraie attenante au bois de "**Bérette**". Soudain, l'homme de garde « **Hervé Estanguet** », aperçut dans la haie un casque nazi, il retourna à toutes jambes vers la ferme en hurlant : "**les boches, les boches**".

Surpris dans leur sommeil, les résistants ne purent réagir, aussitôt après les cris de la sentinelle, la première vague d'assaut nazi surgit côté ouest de la ferme (armes automatiques et fusils lance-grenades).

L'incendie des bâtiments fut immédiat et complété, ensuite au lance-flammes par le restant des Allemands. Environ à 300 mètres à vol d'oiseau, côté est face à toutes les ouvertures et portes de la ferme, caché derrière la haie de la prairie "**Pucheü-Roumas**", une mitrailleuse allemande fauchait de plein fouet, les jeunes résistants. Plus haut également, selon toute éventualité celle qui fut la pire, (à côté des granges **Pucheü**), l'ennemi avait installé une pièce d'artillerie, à tir direct.

Il faut également que l'on sache, **même soixante un ans après en 2004**, que ce jour-là, tous ces jeunes résistants étaient seuls. Aucun responsable parmi eux, livré a eu même tout en assumant la garde du sous-officier nazi prisonnier depuis le déraillement ferroviaire. Il y avait aussi un deuxième homme nommé « **Karl Max** », déserteur allemand, faisant office de cuisinier du camp. Ils étaient les abandonnés et sacrifiés de la ferme « **Grat-Arroues** ». Environ deux kilomètres plus bas, dès les premières lueurs du jour, dans ce beau vallon, les crépitements secs des armes automatiques, les éclatements lugubres des grenades résonnèrent. Aussitôt, notre mère nous habilla, ma sœur et moi-même et nous conduisit chez les grands-parents « **Bouret** » au village d'**Eysus** ; vers midi, quelqu'un l'ayant prévenue, notre institutrice Mlle « **Puyou Henriette** » nous embrassa et nous serra très fort contre elle ; elle nous dit que les Allemands avaient enlevé papa.

Tabassé puis enlevé...

Aussitôt, après les événements de l'aurore à la ferme des résistants, ce jour du 19 juin 1944, les nazis encerclèrent notre demeure (située plus bas que la ferme incendiée). Le grand-père et mes parents, dans la prairie attenante furent pris en train de faucher (d'ailleurs, l'attelage de vaches et la faucheuse restèrent à leur sort). Le matin, à l'écoute de la fusillade, mon père avait pris grand soin de faire disparaître certains indices compromettants : des feuilles de tabac séchées, du Rancio venant du convoi espagnol, dans un sac de jute soigneusement enveloppé d'une toile cirée, un fusil à crochets de mon grand-père et une belle arme de chasse à cinq coups, offerte à mon paternel par son frère Joseph, cet oncle étant aux U.S.A.

Ces armes, comme dans tant de familles avaient été dissimulées à la réquisition et collecte de l'envahisseur. Certains soirs, papa emmenait avec lui, ce beau fusil, que d'ailleurs, les résistants regardaient envieusement. Les nazis fouillèrent tous les recoins, la ferme fut mise à sac, certaines affaires disparurent (bague de fiançailles de maman, montre, un beau couteau à 8 lames et manche de nacre offert par mon parrain et oncle de Californie, saucissons, jambons suspendus à la cuisine).

En même temps, au milieu de la cour, devant maman et ses propres parents terrifiés, le sous-officier allemand prisonnier depuis le déraillement du train à Escot fut extrêmement virulent et "tabassa" à coups de pieds et de crosse de fusil, mon propre père, l'accusant : "**lui, responsable ravitaillement, lui, patron de la ferme**".

Mon grand-père « **Grat** », vainement, faisait tout pour préserver et épargner papa, mais les nazis trop bien renseignés emmenèrent ce dernier.

"La Taupe"

Au camp de résistants se trouvait un individu à doubles facettes "**La Taupe**", originaire du nord de la France, le matin de l'attaque ce traître portait au tour du cou, un grand foulard jaune, en connivence avec les nazis, pour éviter qu'on ne lui tire dessus. De la même façon que le sous-officier allemand (prisonnier du maquis), ce lâche fut extrêmement vindicatif envers mon père.

Laisant maman et mes grands-parents pétrifiés, emmenant mon père, « **Jean Arroues** », les nazis repartirent en direction du camp des résistants. Arrivés sur place : la désolation, la ferme brûlait, un groupe important de nazis avec des moyens de transmission, ricanait, l'insultaient en faisant l'inventaire de l'armement saisi. Au sol, quatre hommes abattus : papa reconnut immédiatement le docteur allemand antinazi (de confession israélite), « **Victor Hans-Serelman** », deux résistants et « **Karl Max** » le déserteur allemand. Non loin de là, allongés trois blessés, le quatrième ayant eu le ventre perforé (les entrailles à jour) par une rafale de mitrailleuse fut découvert, dans la matinée dans un roncier plus bas que la fontaine, avec l'aide d'un chien.

Rapidement arrivèrent d'autres nazis avec un officier, les Allemands venaient d'arrêter, de la même façon que mon père, un grand ami et proche voisin. Ce dernier, six mois auparavant prisonnier en Allemagne, venait d'être libéré quelques jours plus tôt. Ce supérieur nazi ainsi que l'officier ayant été prisonnier des résistants et la "**Taupe française**" développèrent une effroyable haine recommençant un interrogatoire sous une avalanche de coups.

Les nazis cherchaient et voulaient des noms, voulant connaître les responsables de différents réseaux ou filières, mais ni « **Jean Arroues** », ni son voisin ne parlèrent, le "tabassage" continua. Alors furieux, les Allemands emmenèrent des bidons d'un carburant, en donnant ordre à mon père et son voisin d'asperger les corps de « **Hans** » et des deux résistants. Devant leur refus, les coups redoublèrent. Les nazis, selon leur méthode brûlèrent les trois résistants. La dépouille du déserteur allemand, « **Karl Max** » fut emmenée par ses compatriotes.

Après commença le va-et-vient, entre la ferme « **Grat Arroues** » et la ferme Campagne au « **Bager** ». Mon père et son voisin durent convoier les quatre blessés et du matériel allemand, sous les injures et coups des bottes nazis. A un moment donné, papa et son ami furent confrontés à un petit groupe d'une demi-douzaine de résistants faits prisonniers à L'aube.

Au cours du brancardage, sur le parcours et par bribes, en particulier avec deux blessés, mon père eut connaissance des détails de l'attaque qui eut lieu au petit jour, mais à chaque propos, les hurlements et les coups pleuvaient.

Sur indications du "**collabo**" au foulard jaune, les nazis découvrirent, sous des fagots à la ferme Campagne, une quantité de miches de pain que fournissait un valeureux boulanger d'Oloron Sainte Croix, également dénoncé et interné seulement à la villa "**Briol**".

Dès l'après-midi, les nazis décrochèrent, après leur funeste besogne, laissant derrière eux la mort, la désolation et la détresse.

"La blonde" et la torture...

En plus de la ferme « **Grat Arroues** », furent incendiés un bâtiment appelé « **Latrille** », non loin de la route des crêtes et une troisième grange au Bager, à quelque distance de la station de Saint Christau appartenant à la famille « **Jean Lagrave** » dit « **Labourdette** ».

Le soir de cette funeste journée venu, nous nous retrouvâmes, sans le père, seuls et l'on peut supposer aisément dans quel état d'esprit et de détresse.

Le lendemain, avec un immense courage, maman et mon grand-père se rendirent à la ferme incendiée : devant un tel spectacle, les ruines funestes, les dépouilles calcinées des trois résistants, ils repartirent horrifiés. Cette même journée et les jours suivants, nous reçûmes l'amitié et le réconfort des voisins et autre population du village d'**Eysus**.

Le 21 juin 1944, au matin, maman et mon grand-père attelèrent la jument "**Lisette**" à la voiturette et partirent sur Oloron. Ils osèrent se rendre à la villa "**Briol**" où logeait la sinistre police allemande (**Gestapo**), mais en vain impossible de voir papa. Il était bel et bien entre les mains des tortionnaires nazis.

Découragés, ensuite ils se rendirent à la mairie pour signaler les dépouilles de « **Hans** » et des deux « **maquisards** »; ce furent les services de la ville d'Oloron, aidés par M. « **Kestienne** » (pompes funèbres) qui allèrent chercher les trois cadavres calcinés et les enterrèrent décentement.

Depuis de nombreuses années avec mon épouse, à chaque Toussaint, selon ma grande conviction en respect de mes défunts parents et de tous ces hommes, nous allons nous incliner et nous recueillir sur la tombe du Docteur « **Victor Hans Serelman** », au carré militaire du cimetière Sainte Marie à Oloron.

A la villa "**Briol**", malgré les interrogatoires, les passages à tabac, douches froides, pendaisons par les pieds, coups sur le visage, écrasements des doigts aux encornures des portes : les tortionnaires nazis ne purent rien savoir.



La Villa Briol, siège de la Gestapo à Oloron (à l'emplacement actuel du Lycée du Quatre-Septembre). (Archives M.M.)

Ces violences se passaient sans relâche, avec l'aide d'une interprète féminine, de nationalité allemande, dénommée "**La blonde**". Cette femme extrêmement dangereuse, usait de stratagèmes cyniques et pervers, aidée en cela par un bourreau nazi (celui qu'on appelait **le boxeur**). En cette sinistre maison, pendant une certaine période, les internés et prisonniers patriotes étaient surveillés et gardés par des contractuels de la police française.



Une Photo de mon père (le visage tuméfié) prise à la villa « **Briol** » ou dans la nature avec d'autres détenus.

Je remercie mon ami « **Herve ESTANGUET** » (maquisard qui déclencha l'alerte) de m'avoir donné cette photo (Trophée de guerre pour les Nazis de la journée du 19 Juin 1944). Elle lui a été remise par la gendarmerie à la libération.

Mon père et son ami, au bout d'une semaine furent transférés à la caserne sur Pau, puis surtout au P.C. de la Kommandantur (ancien **hôtel Gassion** place Royale), toujours sous le même régime de misère et de violence.

Ils furent internés une partie de l'été dans cette ville où ils apprirent qu'ils seraient dirigés vers une destination inconnue. Mais les événements se précipitant, l'occupant nazi attaqué de toutes parts, libéra mon père, son compagnon et voisin, dans le cours de la belle saison.

Courage et abnégation

Je tiens et veux rendre un dernier hommage à ces femmes et ces hommes, ces personnes modestes qui comme dans toutes les résistances, marqués dans leur esprit et leur corps, ont permis de conserver l'espoir: par leur lucidité, leur abnégation, leur courage. Ils ne se glorifient jamais de rien, modestes jusqu'au dernier souffle, sur leur front une seule étiquette, celle de patriote. Hommage à tous ces maquisards, de « **Max l'alsacien** », à « **Patureau** », à « **Bébert** » et tous les autres, précipitant l'envahisseur nazi vers la débâcle et la défaite cuisante. Hommage à nos alliés, qui tous ensemble, ont rendu sa liberté et son honneur à la France. Hommage au chef suprême le Général de Gaulle qui par sa grande lucidité et obstination, son patriotisme a remis la France au rang qu'elle mérite.

Après la Libération, papa fut cité comme témoin à des procès. Il fut décoré et fait « **Chevalier du Mérite Agricole** ». La ferme « **Grat Arroues** » fut indemnisée par le Ministère de la Reconstruction, à titre de dommages de guerre. Peut-on encore, après tant d'années passées, remercier les services de la Croix Rouge Française qui courageusement, sans aucun poids face à l'envahisseur, firent certaines démarches ? Également, je tiens à citer la famille « **Pierre Hourcade d'Eysus** » qui avec son attelage de bœufs aidèrent maman et mes grands-parents à terminer la fenaison de ce funeste été et leur exprimer ma reconnaissance.

Par contre j'aurais devant moi toujours la vision, de la silhouette désespérée et la figure en pleurs de ma pauvre mère qui ce mois de juin 1944, au retour de chez le maire d'Eysus de l'époque, au lieu d'un secours ne serait-ce que moral, s'entendit dire : "**Jean Arroues est assez débrouillard pour s'en sortir tout seul.**"

De sinistres individus

Parallèlement à la tragédie que vivaient, dans ce hameau, en particulier deux familles durant l'été 1944, il s'en rajouta une autre. Pendant trois nuits, sous un grand clair de lune, "**Fine**" la chienne labrit ne cessa d'aboyer. Par les volets entrebâillés, le grand-père veilla. Tout cela était anormal.

Dans la semaine qui suivit maman et moi-même conduisîmes à deux reprises, deux vaches au taureau et cela, chez les parents de l'ami voisin. Ces deux personnes étaient dans un état de terreur et de détresse incroyable, en plus ils avaient en charge deux enfants handicapés.

Maman s'en alarma terriblement et en parla à notre grand-père. En fin de semaine, n'en pouvant plus, nos amis et voisins très âgés "**lâchèrent le morceau**".

Un petit groupe de sinistres et lâches individus, à plusieurs reprises en milieu de nuit, frappèrent violemment à la porte criant : "**Police, ouvrez !**". Complètement terrorisés, les malheureux vieillards s'exécutèrent. Ils furent volés de toutes leurs économies, et aussi des jambons et autres victuailles.

La gendarmerie enfin prévenue, réussit à neutraliser rapidement ces sales individus. Peu de personnes arpentant ce hameau d'Eysus, ne sont en mesure actuellement, d'avoir connaissance de tous ces événements passés.

En ce qui concerne les « maquis », nous n'avons connu que celui du « Bager » leur chef à la ferme s'appelait « **Béber** ». Ce n'est que plus tard que nous avons appris que le fondateur et le chef du maquis du Bager c'était « **Etienne Martin** ». C'était dans l'ensemble des garçons très jeunes de 17 à 20 ans.

Le plus dur pour moi, c'est que plus de 71 ans plus tard, je ne sais toujours pas si mon père « **Jean Arroues** » était un véritable héros. Meurtri par ces événements, il s'enferma dans sa douleur et mourut très jeune.

Je termine en rendant hommage au courage d'un homme d'une grande modestie qui il y à 71 ans cette nuit du 19 juin, par sa vigilance, sa promptitude donna l'alerte : notre ami « **Hervé ESTANGUET** ».

Conclusion

Dans le contexte National et particulièrement local, actuellement certaines personnes de par leur âge très loin du vécu historique, n'hésitent pas d'affabuler. La manière dont elles tirent la couverture à elles à quelque chose de dérisoire et d'indécent.

Tous ces donneurs de leçon ne sont pas des démocrates inspirés des préceptes de « **MONTESQUIEU** », mais déformés et toujours pour la même idéologie.

Pas un Educateur, Pas un Historien, Pas un journaliste ne font savoir aux écoliers des générations actuelles que lors de cette sinistre période il y avait l'existence d'un pacte « **Germano-Soviétique** ».

Les cruels despotes / criminels de la planète **HITLER/STALINE**.

Toutes les victimes, les plus modestes également, les descendants des « **Jacquou le CROQUANT** » qui savaient assumer une modeste intendance et encore bien plus que ça, n'ont droit à être cités, ni devant un monument aux morts et encore moins par la presse surtout locale totalement endoctrinée.

L'histoire ne se relate pas avec des «ON M'A DIT» et des « PEUT ÊTRES »

Pensons à ces jeunes hommes et femmes. Ils étaient Communistes, Gaullistes, Socialistes, Chrétiens, etc, mais étaient engagés tous pour la même cause, **notre LIBERTE**.

Tous avec la même ferveur, nous libérer de cet occupant à qui certains avaient donné LA FRANCE ; La 2ème guerre Mondiale fait l'objet d'une récupération politique aujourd'hui, que je trouve immonde car, à but électoral, et non de morale et de vérité.

Peut-être serait-il bon de se rappeler que dans la France occupée, les maquis communistes livraient aussi une guerre aux maquis gaullistes.

Il y eu de ce fait des condamnations à mort en sacrifiant au nom d'un idéal, « **des maquisards et des combattants de l'Ombre** ».

Un Homme libre

MERCI

VIVE LA FRANCE

ARROUES Joseph
12 rue d'Arlet
64400 AGNOS

Cérémonie du 70ème anniversaire - YouTube

▶ 3:15

www.youtube.com/watch?v=1odfFvH7mw4

20 juin 2014 - Ajouté par Web TV Ville d'Oloron Sainte-Marie

Hommage aux patriotes résistants F.T.P.F. du **Maquis Guy Moquet** du **Bager** d'Oloron, héros et martyrs de la résistance.

>> Pourquoi les porte-drapeaux avaient boudé la cérémonie au maquis du Bager

Certains observateurs avaient pu s'étonner de l'absence des porte-drapeaux lors de la commémoration de l'attaque du maquis Guy Môquet du Bager, le 19 juin dernier, deux mois jour pour jour avant la célébration de la libération, où les porte-drapeaux étaient bel et bien présents. Michel Martin, fils d'Étienne Martin, le "Capitaine Valmy" à la tête du maquis, en fournit lui-même l'explication : "On me reproche de faire de la politique lors de cette cérémonie", précise l'ancien élu communiste. Robert Félix, ancien résistant du maquis, Lagos Nagy, du Souvenir français, et les porte-drapeaux n'étaient pas venus à cette commémoration. Au grand regret de Michel Martin.



Monique MORO fille adoptive de Hans Serelman

Fille adoptive de Hans Serelman, reçue samedi en mairie d'Oloron, entre Michel Martin et le maire Bernard Uthurry. (C. Billemont)

Samedi, en recevant des mains du maire Bernard Uthurry la médaille de la ville, Monique Moro a été particulièrement émue de voir tant de personnes réunies pour saluer la mémoire de son père adoptif. Grâce aux recherches de Michel Martin et Konstantin Seifert, elle a pu pour la première fois se recueillir sur la tombe de Hans Serelman.

La vie du résistant allemand ne laisse pas indifférent. Né en 1898, ce médecin juif, soignant les pauvres, est interné à Sachsenburg en 1935, accusé d'avoir "corrompu le sang aryen" en donnant son sang pour sauver la vie d'une patiente. Sous la pression populaire, il est libéré et fuit son pays, passant par Vienne puis Prague, avant de s'engager dans les Brigades Internationales en 1937 et de rejoindre l'Espagne. A la Retirada, Hans Serelman arrive dans les Pyrénées, où il est interné comme nombre d'autres dans différents camps (Gurs, Le Vernet, Barcarrès, Septfonds...).

Hans Serelman et sa femme adoptent Monique

Il se marie à Gurs avec Elisabeth Kuchler en 1941, puis se cache avec elle dans une ferme à Bordes, où vivent également la petite Monique et ses parents. Juste avant de rejoindre le maquis, Hans Serelman et Elisabeth Kuchler adoptent Monique dont les parents sont morts. Le médecin allemand prend le maquis en décembre 1943, il y sera tué en juin 1944.

Soixante-huit ans après la mort de Hans Serelman, Michel Martin et son ami Konstantin Seifert retrouvent la trace de Monique Moro aux Etats-Unis, et la contactent. Surprise pour cette dame, qui sourit et avoue dans un français parfait : "J'ai dû faire un grand mur de photos chez moi pour expliquer à mes petits-enfants l'histoire de ma famille.